

VI

Révolution dans la Ville

En descendant du Mont-Valérien, Montfort trouve deux lettres qui lui apportent beaucoup de joie. L'une, de sa sœur de Rambervilliers, lui est sans doute remise par les Bénédictines chez qui il va prendre son repas quotidien. Elle lui annonce qu'elle vient de faire sa profession religieuse. A cette « chère victime en Jésus-Christ » qui va le représenter désormais devant le Saint Sacrement, il fait une réponse débordante de surnaturelle jubilation : il l'encourage à être une fidèle amante du bon Jésus et une lampe ardente en sa présence. « Plus vous donnerez du vôtre, lui dit-il, plus vous recevrez du divin. »

L'autre lettre, adressée par les pauvres de Poitiers à M. Leschassier, lui est remise probablement par M. Blain : les « quatre cents pauvres » de l'hôpital supplient le digne Sulpicien de tout mettre en œuvre pour leur renvoyer leur Aumônier.

Par la volonté des Pauvres

Cette lettre est un témoignage admirable du bien accompli dans l'hôpital par « Celui qui aime tant les pauvres »... « Nous ressentons, plus que jamais, disent-ils, la perte que nous avons faite pour le salut de nos âmes... C'est le démon qui a remué toutes sortes de machines et de tentations pour faire échouer l'œuvre de Dieu et faire en aller celui qui faisait tant de conquêtes au bon Jésus... Quelques-uns de nos bons pauvres disent avoir vu le démon se moquer et rire de nous d'avoir été victorieux... Quel grand bien vous nous feriez de nous envoyer notre ange ! S'il était ici, avec notre nouvelle Supérieure, quels règlements et quelles justices ne ferait-il pas observer dans cette maison ! »

Montfort apprend encore qu'ils ont déjà réclamé par deux fois

son retour auprès de l'Evêque. Dieu l'appelle par la voix des pauvres : il finira son carême en allant vers eux, à pied et en mendiant son pain et son gîte. Au moment de partir, une bonne âme lui donne dix écus pour son voyage : il les remet au premier mendiant qu'il rencontre, « étant, quant à lui, l'homme du monde le moins inquiet sur sa personne et sur ses besoins ».

En deux semaines, il est à Poitiers où il est accueilli par des feux de joie, nommé directeur, doublé d'un excellent prêtre, M. Dubois, qui va le seconder de toute son âme. « J'ai toujours regardé comme une sorte de miracle, témoignera-t-il plus tard, que M. de Montfort ait pu faire tout ce qu'il faisait sans mourir mille fois... De quatre heures du matin à dix heures du soir, on ne l'a jamais vu un instant dans l'inaction. » Ses exercices de piété ne sont interrompus que par son dévouement aux âmes. Et cette tâche épuisante ne l'empêche pas de jeûner trois fois la semaine, de coucher sur un peu de paille, et de meurtrir sa chair par les instruments de pénitence. Aussi quelle ferveur dans ses oraisons et quelles lumières pour entraîner ses Filles de la Sagesse vers la perfection évangélique !

Quant à l'hôpital, il voulut y mettre plus d'ordre et de propreté à commencer par la chapelle. Puis il demanda aux gouvernantes de brider leurs fantaisies pour un beau service du Seigneur dans ses pauvres... Tant et si bien que les jalousies se rallumèrent, et que les plaintes et calomnies auprès des administrateurs ne tardèrent pas à rendre l'atmosphère irrespirable...

Devant l'opposition grandissante, Montfort demande humblement à Monseigneur, à son confesseur, et à Marie-Louise, ce qu'il doit faire... Cette dernière, la plus intéressée à ce qu'il reste près d'elle, n'hésite pas à lui dire : « Il vaut mieux que vous quittiez l'hôpital ! » Et lui de répondre : « Pour vous, ma Fille, ne quittez point cet hôpital avant dix ans ! Quand l'établissement des Filles de la Sagesse ne se ferait qu'au bout de ce temps, Dieu serait satisfait et ses desseins sur vous seraient remplis. »

Dieu, qui tire le bien du mal, venait de donner à la ville de Poitiers le missionnaire qui allait y allumer un grand incendie de charité.

Un faubourg qui se convertit

Au sortir de l'hôpital, c'est encore vers les pauvres et les brebis perdues que Montfort est envoyé par son Evêque. Prenant logement

dans la maison des Pénitentes, il est chargé de prêcher dans les quartiers et faubourgs de la ville avec quelques prêtres qu'il doit animer de son zèle.

Avant de se lancer dans cette grande moisson des âmes, l'Apôtre s'enferme, dix jours durant, dans une maison de campagne pour y prier. Comme en plusieurs autres circonstances, le diable le rejoint pour troubler sa veillée d'armes. Un jeune clerc qui est avec lui entend plusieurs fois, venant de sa chambre, des coups et des clameurs, comme si quelques personnes s'y battaient avec la dernière violence. Et, dominant le tumulte, la voix impérative de Montfort : « Va-t-en ! Je me moque de toi ! Je serai toujours assez fort avec Jésus et Marie ! » C'est l'athlète du Christ qui se prépare à entrer en lice en tenant tête au diable qui tente de lui faire peur ou de le décourager, et qui va multiplier désormais les embûches et les persécutions pour enrayer ou discréditer son ministère. « Quand je vais donner une mission, confiera-t-il plus tard, le démon prend les devants ; mais quand j'y suis rendu, je suis toujours le plus fort, ayant Marie et Michel l'Archange avec moi. »

Voici donc le Missionnaire circulant dans les rues de Poitiers. Il est déjà connu des pauvres qui s'accrochent d'autant plus à lui qu'il les accueille toujours avec complaisance. S'il entend un blasphémateur, il l'interpelle et le contraint parfois à s'humilier publiquement et à baiser la terre, comme ce fut le cas pour un officier, en pleine Place Royale. Un jour, traversant le Clain, il découvre le misérable faubourg de Montbernage, où le long de sentiers boueux, s'entassaient des masures sales et en ruines. Une population fort mêlée de terrassiers et de journaliers, d'aubergistes et de petits boutiquiers, vit là dans l'ignorance et loin des secours religieux.

En se mêlant à elle, il reconnaît quelques mauvais pauvres qu'il a congédiés de l'hôpital et qui lancent à son passage de vilaines plaisanteries. Loin de se détourner, il fonce sur les malveillants et entame aimablement conversation : il s'intéresse à leur ouvrage, à leurs familles, à leurs besoins. Il s'enferme avec les vieillards et les estropiés qu'il console longuement ; il rassemble les enfants dont il fait vite ses petits amis et les porteurs de sa sympathie et de ses invitations dans les foyers.

Bientôt, il est assez connu pour proposer des rassemblements. Et comme il n'y a pas d'église — celle de Sainte-Radegonde est loin, de l'autre côté du fleuve, et en ville, là où les pauvres se sentent humiliés — il avise une grange abandonnée qui s'adosse à la falaise.

C'est la Bergerie, bien connue dans le faubourg, car la jeunesse folâtre y vient souvent danser. Il l'achète, la nettoie avec le concours de quelques bonnes volontés, l'orne de bannières, et il y invite tout le quartier chaque soir. Alors commence à se dérouler la plus attachante épopée pastorale. Toute l'histoire du salut est narrée, chantée, mise en scène avec les enfants, et vécue intimement par ce petit peuple dans l'émerveillement.

Bientôt des processions s'organisent, vibrantes, dont tous sont fiers d'être les acteurs. Dans la prière, au confessionnal, la joie de Dieu fait irruption dans les cœurs qui le retrouvent. En quelques semaines, les esprits sont éclairés et les volontés orientées dans le bien. Et puis, c'est une manifestation solennelle qui amène en cortège cette foule entourant le Saint Sacrement, la statue de Marie et le Livre des Evangiles, de la Bergerie à l'église paroissiale, sous les voûtes de laquelle résonnent les engagements enthousiastes de tous ces baptisés.

Au moment des adieux, le Missionnaire lègue à ses chers enfants de Montbernage une image de la Vierge, à condition qu'ils viennent réciter, devant Elle, le chapelet, les dimanches et fêtes, et la petite couronne, chaque jour à midi. Un ouvrier, Jacques Goudeau, se propose pour assurer ces fonctions à l'avenir. Il y sera fidèle pendant quarante ans. C'est l'origine du sanctuaire de *Marie, Reine des Cœurs*, que les Filles de la Sagesse continuent d'entourer, depuis deux siècles, de la même dévotion que leur Père.

Le Bon Samaritain passe dans la ville

Entre les missions, Montfort se repose, si l'on peut dire, en restaurant les monuments religieux, ce qui est encore stimuler la piété du peuple chrétien. Ainsi, sur le Pont-Joubert, qu'il traverse tous les jours, il voit un petit sanctuaire à la Sainte Vierge, à moitié ruiné par les Huguenots. En payant de sa personne, il reconstruit l'arceau et y place une statue de Marie portant son Enfant divin et recevant de lui une caresse. Au frontispice, il inscrit ce quatrain :

« Si l'amour de Marie
Dans ton cœur est gravé,
En passant ne t'oublie
De lui dire un *Ave*. »

Il entreprend même de donner un visage plus avenant à l'antique temple Saint-Jean et de le rendre au culte, sans se rendre compte, d'ailleurs, de la valeur archéologique de cet édifice. Sans doute en doit-on la conservation à son initiative hardie...

Mais ce sont les âmes et la vie chrétienne qu'il restaure surtout. Il est le bon Samaritain qui passe dans la ville se penchant sur toutes les misères qu'il rencontre. On le voit marcher « avec un air béatifié », tout de suite attentif aux gens en peine. La chapelle des Pénitentes où il se retire ne désemplit jamais. C'est une mission permanente qui s'y déroule...

Tout le jour il prêche, catéchise, confesse, donnant à chacun le temps qu'il désire. Et dès qu'il sort, « il est entouré d'une multitude de pauvres avec lesquels il converse comme avec ses amis les plus tendres. Il est au milieu d'eux comme un père au milieu de ses enfants ». Il les emmène dans sa maison où il nettoie leurs habits, leur distribue des aumônes, les sert à table, leur baise les pieds... On l'y voit entrer parfois un infirme sur les épaules à qui il veut donner des soins particuliers, ou conduisant par la main un malheureux avec qui il va prendre son repas. Et cela sans égard pour les quolibets qui montent à son passage, car il est au-dessus de tout respect humain et vit dans la grande liberté des enfants de Dieu...

Dans plusieurs paroisses il fut encore un ouvrier de concorde en faisant liquider à l'amiable tout un passé de querelles et de chicanes. Il obtint que des officiers de justice organisent un tribunal de paix pour examiner et régler tous les procès et les différends qui empêchaient les âmes de s'ouvrir à la Parole de Dieu et de se dilater dans son Amour. Ainsi libérés, dit Grandet, « les cœurs étaient prêts à suivre le missionnaire jusqu'à l'autre bout du monde s'il avait voulu les y conduire, et à prendre son parti dans toutes sortes d'occasions ».

Dans le sillage du Missionnaire

Familier des âmes et des sentiers par lesquels Dieu les conduit, Montfort a un charisme pour les orienter vers la perfection évangélique et le don total au Seigneur.

Mêlé à la foule qui l'écoute dans l'église des Pénitentes, voici un jeune homme, de mise paysanne, qui cherche sa voie. Il s'appelle Mathurin Rangeard. Il est fils d'un vigneron de Bouillé-Loretz en

Anjou, et dans toute l'ardeur de ses dix-huit ans. Lors de la prédication d'un Père capucin dans sa paroisse, il a senti que Dieu mettait la main sur lui. Et avec la disponibilité d'une âme qui ne sait pas biaiser, il vient de quitter sa famille pour devenir un disciple de Saint-François.

Après avoir erré dans la ville, il est entré dans la première église pour y prier. C'est la chapelle des Pénitentes où Montfort est en train de confesser. Le missionnaire a vite remarqué la ferveur avec laquelle ce jeune homme récite son chapelet. Il va vers lui, l'interroge... Et comme illuminé par une divination céleste, il lui dit du même ton assuré avec lequel il avait accueilli Marie-Louise de Jésus : « Ce n'est pas par hasard que vous êtes entré ici, mais la Providence vous y a conduit... Suivez-moi dans mes missions ! C'est là votre vocation. »

Et le jeune homme acquiesça avec cette grande joie qui remplit les âmes lorsqu'elles font la rencontre de Dieu...

A partir de ce jour, Frère Mathurin entre dans l'intimité et le service du missionnaire. A son école, il va faire le plus exigeant et le plus réaliste des noviciats. Il va participer aux activités apostoliques, aux lassitudes et aux humiliations de son maître, communiant à sa foi, à son zèle des âmes, et à son tendre amour pour la Vierge. Au cours des longues marches sur les routes, dans les hasards et les aventures des auberges ou des hôpitaux, dans les cures et les églises, il se coule dans son ombre, s'identifiant à lui dans ses goûts et ses désirs, ainsi que dans son abandon à la Providence de Dieu.

Même s'il n'est pas mentionné, il nous faut l'imaginer organisant et ralliant les fidèles dans les missions, exerçant les cantiques et y entraînant les foules, ordonnant les processions et distribuant les images, les petites croix et les instruments de pénitence, présidant à la récitation du Rosaire, selon les méthodes simples et profondes qu'il a apprises du Père, faisant le catéchisme et l'école aux enfants avec beaucoup de zèle et de savoir-faire et toujours prêt à accomplir ce qu'on lui commande...

Il est le premier de tous ces Frères qui vont entrer, un à un, dans la compagnie de Montfort et qui formeront, à sa mort, la Communauté du Saint-Esprit ; il sera leur modèle à tous, ne revenant jamais sur son premier oui. Dès Poitiers, il entre activement dans l'apostolat missionnaire ; les fruits prodigieux qu'il en voit lui font partager la vénération des foules pour M. de Montfort. Successive-

ment, dans les paroisses de Saint-Savin, de Sainte-Radegonde, de la Résurrection, de Saint-Simplicien, de Sainte-Catherine, il est à pied d'œuvre pour servir, comme un bon ouvrier du Royaume de Dieu.

L'humilité d'un Saint

Chez les Sœurs du Calvaire, fondées par l' « Eminence Grise », et apparentées à la Communauté de Fontevrault, Montfort donne une mission de trois semaines à l'un des meilleurs quartiers de la ville. Et, manifestement, cette mission est bénie au-delà de toute espérance.

Un des graves désordres de ce milieu, ce sont les lectures impies ou déshonnêtes, et les vilains tableaux qui maintiennent les âmes dans la familiarité du vice. Le missionnaire ne se borne pas à alerter les consciences à ce sujet, il demande avec insistance qu'on se débarrasse de tous ces instruments de scandale. Aussi est-ce par centaines qu'à la fin des exercices sont entassés livres et gravures dans une dépendance de l'église.

Or l'idée vint à Montfort d'en faire un autodafé solennel, puis de planter la croix sur leurs cendres. Comment mieux détruire cette source de péchés ? Pendant le sermon où, à l'église, il explique le sens de ce qui doit avoir lieu, plusieurs exaltés, au zèle provocant, plantent au sommet du tas de papiers où l'on devait mettre le feu, une figure du démon sous les traits d'une femme mondaine. Quelques autres ajoutent encore au ridicule en attachant des boudins et des saucisses, en guise de pendants d'oreilles, à la tête du mannequin. Et d'aller disant partout : « Montfort va brûler le diable ! » — On ne pouvait compromettre plus maladroitement le sérieux de cette cérémonie.

Ce que voyant, plusieurs jansénisants, dont une dame de haut rang, qui avait une vengeance en réserve contre M. de Montfort, et un des prêtres de son équipe missionnaire qui était jaloux de lui, coururent à l'évêché pour dénoncer ce qui se préparait comme une exhibition grotesque qui risquait de déshonorer le clergé et la religion. Par malheur, ce n'est pas Mgr de la Poype qui les reçoit, mais le pétulant M. de Villeroi qui écoute toujours la secte avec complaisance.

Appelant son carosse, il accourt au Calvaire où le missionnaire prêche encore. Il entre et lui ayant imposé silence, il interdit sèche-

ment de mettre le feu aux livres rassemblés sur la place. Non sans ajouter les plus mortifiants commentaires sur l'œuvre de Montfort dans la ville. L'humiliation ne pouvait être plus cinglante : le prédicateur la reçoit en chaire, à genoux, et sitôt le départ du grand vicaire : « Mes frères, dit-il, nous nous disposions à planter une croix à la porte de cette église ; plantons-la dans nos cœurs, elle sera mieux placée que partout ailleurs. »

Le résultat immédiat de cette intervention intempestive fut pitoyable : les mauvais livres emportés par les écoliers et les laquais continuèrent à salir les âmes. Mais la clôture de la Mission fut un succès sans précédent. A la messe, Montfort eut la grandeur d'âme de prendre pour diacre à ses côtés, le prêtre qui l'avait dénoncé, tandis qu'un autre Vicaire Général, M. de Révol, voulut le réhabiliter publiquement devant ses auditeurs. Ceux-ci, témoins de son humilité et de sa charité, lui avaient gardé toute leur confiance.

Le jardin de l'expiation

Sur la rive droite du Clain, en amont de Montbernage, il y a un quartier dit Saint-Saturnin, où Montfort n'a guère pénétré encore. Il n'y est connu que par les lazzis de ses ennemis, et par les chansons qui parodient ses cantiques.

Rien d'étonnant, d'ailleurs, quand on connaît les mœurs du coin. Il y avait dans la vallée qui s'élargit en cet endroit, un jardin parsemé de bosquets dans lequel se donnaient rendez-vous, chaque soir, les oisifs et les débauchés de la ville. A cause des quatre statues qui s'y trouvaient, on disait alors, le « Jardin des Quatre Figures ».

Un soir, la nuit tombée, Montfort y vient pour prier, et il y connaît les heures douloureuses du Sauveur à Gethsémani en songeant aux péchés qui se commettent dans ce lieu. Après les épuisantes journées où il prêche, visite, confesse, il vient là pour se flageller et pour réparer. A cette expiation il veut faire participer les fidèles eux-mêmes, en les amenant dans ce Jardin en procession et récitant le Rosaire. Facilement, ils auraient bonne conscience en effet, et il veut qu'ils fassent amende honorable sur le lieu même où tant d'entre eux ont trouvé l'occasion du mal.

Mieux encore, lors d'une de ces processions où la foule jure à Dieu fidélité, le missionnaire annonce d'un ton prophétique qu'après avoir été un lieu de perdition pour les âmes, ce Jardin allait devenir

le séjour de la prière et de la charité. De fait, quelques jours après, dans une ruelle de Saint-Saturnin, il ramasse sur le pavé un pauvre incurable que tout le monde a abandonné. Le prenant sur ses épaules, il l'emporte dans une des grottes du Jardin où il lui aménage un refuge en attendant de lui trouver un gîte plus confortable.

Il ne tarde pas d'ailleurs à lui amener un, puis deux, puis plusieurs compagnons de misère. Pour les soigner et les nourrir, il arpente le faubourg et voici quelques dames charitables qui veulent bien les prendre en charge. C'était une première réalisation de sa prophétie. L'idée d'un hospice d'incurables fit son chemin et, quarante ans plus tard, le grand Prieur d'Aquitaine des Chevaliers de Malte le fera construire sur l'emplacement même du Jardin des Quatre-Figures.

Sur l'initiative d'un Saint, là où le péché avait abondé, la prière, la pénitence et la charité ont fleuri à leur tour, pendant plus de deux siècles. Et ce sont, maintenant encore, les Filles de la Sagesse qui réalisent ici la pensée de leur Père...

*
**

Désormais, Montfort remplit Poitiers de son nom. Des pauvres gens des faubourgs jusqu'au gouverneur, M. d'Armagnac, dont il vient de guérir miraculeusement la femme, tout le monde parle de lui. Mais la révolution est dans la ville et l'opinion est divisée à son sujet. On ne peut contredire les opinions des mondains ni clouer leurs vices au pilori, sans qu'il y ait des résistances et des vengeances. Un Saint est toujours un gêneur, même à l'évêché où les uns le soutiennent tandis que les autres le vilipendent.

Mgr de la Poype juge que ce climat d'opposition risque de rendre inutile le zèle du missionnaire. Et tout en étant plein d'estime pour lui, il finit par céder aux assauts répétés de M. de Villeroi, qui est fils d'un duc et pair, maréchal de France, et comme tel, influent à la Cour. A la fin d'une retraite qu'il vient de prêcher aux religieuses de Sainte-Catherine, Montfort reçoit de son évêque un billet qui lui défend de prêcher désormais dans le diocèse et lui enjoint d'en quitter au plus tôt le territoire...